

La gazette

de la lucarne

n° 40

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

Allégez-vous !

L'allègement. Pensons à son contraire, la lourdeur. Tout nous tire vers le bas : les possessions dont nous sommes possédés, la mangeaille abusive, la soif d'un pouvoir quelconque, l'appétence sexuelle sauf dans ses réussites qui vous emmènent au septième ciel, la vanité, l'égoïsme, le ressassement du passé, la vulgarité qui est la lourdeur incarnée, les convoitises. Que de fois, regardant vivre nos contemporains, sommes-nous amenés à nous dire : « Ils sont lourds ! » Et que de fois, revenant sur notre vie, avons-nous dû admettre, qu'en trop d'occasions, il nous est arrivé d'être lourd.

En choisissant ce thème de l'allègement, je voulais permettre aux amis de notre gazette d'exprimer, de manières multiples, sans se cantonner à la perspective orientale, cette aspiration au dénuement, au dépouillement, au désengluement, à la déprise, au désengagement. Tous ces préfixes privatifs montrent bien qu'il s'agit de s'extraire de quelque chose.

J'ai longtemps rêvé d'un roman centré sur cette figure existentielle de l'allègement. Et puis un jour, je suis tombé sur une longue nouvelle de D.H. Lawrence, « L'homme qui aimait les îles ». À peine terminée ma lecture, je me suis dit : « Le salaud ! Il a parfaitement compris ce qu'il fallait faire. Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. » Et je suis passé à autre chose.

Ce numéro spécial est une manière de revenir sur le thème. Chacun a été invité à s'y manifester. Le contraire d'un style lourd n'est pas un style léger, mais un style dense. Paradoxalement, ici, comme ailleurs, il faut s'alléger pour prendre du poids. « Au seuil de la pesanteur, le poète comme l'araignée, construit sa route dans le ciel. »¹

PAAD²

Arrêtez, je veux descendre !

GRÉGOIRE LACROIX

Enfant, j'aimais me mesurer à mes petits camarades sur tous les sujets possibles, jeux de billes, bulles de chewing-gum, tir au lance-pierre, etc.

Mon adolescence a confirmé dans les activités sportives cet esprit de « gagnneur ».

J'ai entamé ensuite, et sans hésitation, le parcours fléché du citoyen moyen : bac, concours d'entrée, diplômes, puis j'ai relevé tous les défis que lance la pratique d'une vie banale.

Même sur le plan sentimental, il a fallu être plus que meilleur pour éliminer de façon définitive des concurrents étonnamment accrocheurs.

Pas de doute, on est cerné, on est là, tous, à se toiser les uns les autres, à se ménager des « longueurs d'avance », mais sans savoir vraiment dans quelle direction.

Alors c'est décidé j'arrête, je ne joue plus. J'en ai assez qu'on me pousse dans les starting-blocks sous les ordres

d'un starter anonyme et qu'on me colle un dossard pour sauter des haies dont j'ignore ce que je vais trouver derrière.

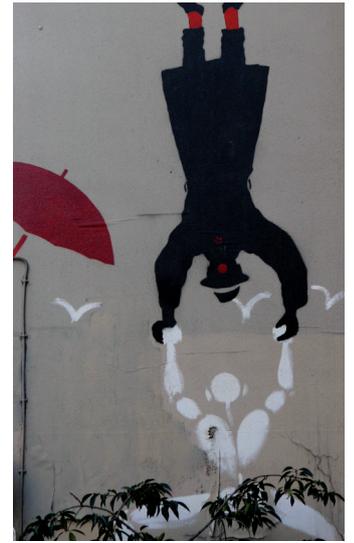
Adieu les « mieux que », « plus vite que », « plus fort que », etc.

Les superlatifs, je vous les laisse, je passe aux super-relatifs. Fini les figures imposées, je passe aux figures libres et mes défis je vais me les choisir gratifiants, compétitions sans agressivité dont le principal critère sera le plaisir que j'y prends.

Quant à ceux qui veulent continuer de sprinter au coude à coude sans savoir où est la ligne d'arrivée ni même si il y en a une, je vais les applaudir avec une très sincère admiration.

« Arrêtez, je veux descendre ! »

Je sais bien qu'ils n'arrêteront pas, mais je m'en fous, je descends quand même !



1. Char René, Fureur et mystères, XXXIX, Œuvres complètes, Gallimard, Pléiade, 1983, p. 165.

2. Paad : Paul André Auguste Desalmand.

Le magnifique texte de D.H.

Lawrence (Pardès, 1988,

2001) évoqué dans l'éditorial est disponible

sur le site de

La Lucarne des Écrivains.

J'ai écrit aux éditions Gallimard

pour leur suggérer de l'inclure dans

la collection des Folio à deux euros.

Ci-contre, extrait de Nous autres les

Surdoués, Grégoire Lacroix, à paraître.



Colette Lambrichs Interview d'Armel Louis ou la différence préservée

Avec un catalogue de près de 2 000 titres et 800 auteurs de 50 pays, les Éditions de la Différence ont poursuivi leur démarche singulière, malgré les concentrations et les uniformisations industrielles. Suite au décès de son fondateur Joaquim Vital en 2010, nous avons voulu interroger sa compagne de toujours, l'écrivain Colette Lambrichs, qui poursuit cette exigeante entreprise...

Armel Louis : Les Éditions de la Différence sont nées en 1976 dans un contexte où coexistaient des maisons traditionnelles et des nouvelles d'après 1968. En quoi les Éditions de la Différence étaient-elles différentes, et le restent-elles ?

Colette Lambrichs : En 1976, quand les Éditions de la Différence ont été créées, le propos était d'axer les publications sur le lien existant entre la littérature, la politique (au sens large) et la peinture. Tous les mouvements artistiques qui nous intéressaient – le surréalisme, Cobra, l'Internationale situationniste – réunissaient des gens qui étaient engagés aussi bien dans le domaine plastique que littéraire. La maison s'est bâtie sur cette ligne-là, avec tous les croisements, correspondances et prolongements que cela suppose. Elle est restée fidèle à cet objectif de départ qui signifiait le refus de la spécialisation et du formatage comme les adore le marché du livre aujourd'hui et la mise au premier plan de la poésie, la grande sacrifiée, aussi bien des maisons traditionnelles que nouvelles.

A. L. : Votre catalogue se partage entre un tiers de littérature française et étrangère, un quart de poésie, deux cinquième d'art

et beaucoup d'inconscience. Comment faites-vous face aux gros groupes éditoriaux d'aujourd'hui, marchands d'armes et de papier ?

C. L. : On résiste, contre vents et marées. En janvier prochain, nous quitterons la diffusion Volumen et nous aurons notre propre équipe qui vendra exclusivement nos livres et proposera aux libraires un nouveau type de partenariat.

A. L. : Vous êtes issue d'une famille très littéraire ancrée dans l'édition d'autrefois. Est-ce un avantage de faire partie de ce sérail ?

Je ne fais pas partie du sérail. Mon oncle, Georges Lambrichs, était, il est vrai, une figure de l'édition française. Il a eu un grand rôle de découvreur chez Minuit, puis chez Gallimard, mais ce qu'il m'a enseigné, la foi dans les bons textes quel que soit leur chiffre de vente, est-il un avantage ? À vous de juger.

A. L. : Peut-on écrire et se publier à la fois ?

C. L. : Il y a beaucoup d'hypocrisie dans ce milieu et des coquetteries du meilleur ton. Publier chez des confrères, règle non écrite de la profession, en est une qui m'a toujours agacée.

A. L. : Pourquoi n'écrivez-vous pas « Le Sudoku en 20 leçons » ou « Sachez maigrir avec votre tante » ?

C. L. : Peut-être parce que je n'aime pas assez ma tante.

A. L. : Vous n'aviez pas abordé jusqu'à présent l'essai politique. Pourquoi lancez-vous aujourd'hui une collection à une époque où le politique et la politique sont le plus souvent discrédités ?

C. L. : La collection « Politique » qui voit le jour ne prétend pas se placer dans le débat politique qui, vous avez raison, est discrédité par le jeu de rôle qu'il révèle, en l'absence de toute démocratie. Elle a pour but d'alerter les lecteurs sur des sujets débattus dans la presse, en proposant une réflexion d'écrivains ou d'hommes de terrain qui apportent, par leur culture, leur vécu et leur combat un autre éclairage que celui qui s'affiche sous la bannière « de droite » ou de « gauche ». Ces questions touchent non seulement notre vie de citoyen, mais aussi notre métier d'éditeur mis en danger par les pratiques commerciales qu'imposent les grands groupes qui sont en train de tuer la librairie indépendante dont dépend le sort d'une maison comme la nôtre.

A. L. : *Un grand écrivain, est-ce un écrivain mort ? Lesquels, morts ou vivants, préférez-vous ?*

C. L. : Le grand écrivain est celui qui vous fait voir et sentir le monde comme vous ne l'aviez ni vu ni senti avant lui. On a besoin de recul pour prendre la mesure d'une œuvre qui bouscule la perception des choses, c'est pourquoi la révélation de l'importance d'un écrivain a souvent lieu

après sa mort. Je vous cite quelques noms car la liste serait trop longue : Kafka, Proust, Borges, Pessoa¹, Michaux et parmi les vivants : Handke, Butor²...

A. L. : *La poésie, à quoi bon ?*

C. L. : La poésie est essentielle. C'est la première parole, comme l'écrivait Claude Michel Cluny³, en quatrième de couverture des volumes de la collec-

tion « Orphée » que nous allons reprendre et continuer.

A. L. : *Si vous ne reteniez qu'un seul vers ?*

« Vieil océan, ô grand célibataire, quand tu parcoures la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques...⁴ »

A. L. : *Si vous ne reteniez qu'un seul livre ?*

L'Odyssee.

1. 2. 3. Publiés ou en cours de fabrication dans la collection *Œuvres complètes*, Éd. de la Différence.

4. Lautréamont, *Les Chants de Maldoror et autres textes*, (chant 1, strophe 9), Le Livre de Poche, 2001.

CROQUIS-DÉMOLITION

Il suffit de lire un petit livre – à peine soixante pages imprimées – au titre étrange, *Croquis-démolition*, d'un auteur qu'on découvre avec surprise, Patricia Cottron-Daubigné, bien qu'elle ait plusieurs plaquettes de poésies à son actif, pour se rendre compte qu'une réalité, banalisée par l'information, revêt un caractère tragiquement humain.

En quelques dizaines de petits textes répartis en cinq parties comme les cinq actes d'une tragédie, on découvre les lieux – une usine de roulements à billes –, les gens – des ouvriers d'une province française – une série d'actions déroulée sur deux ans, que l'on appelle un plan de licenciement, une fermeture d'entreprise, enfin, un démantèlement du temps et des consciences.

Là où des journalistes insisteraient sur le caractère spectaculaire ou odieux de l'affaire, avec le poids des mots et le choc des photos, Patricia Cottron-Daubigné crée une marqueterie de phrases en déconstruction, à l'instar de cette usine et de ces vies en démolition. Ces moments pris de l'intérieur – l'auteur est la compagne d'un de ces

ouvriers en bleu de travail – nous restituent la stupeur, la révolte, la résignation, la fierté ou l'abattement dans une langue simple et un style haché tout à fait résonnant. *Armel Louis*

« Dans l'usine, en production aussi, les femmes sont maquillées ; alors on le voit moins. Mais les hommes oui ; c'est plus que voir, ça prend à la gorge ; le gris occupe toute leur peau, et leur regard ; et pas même le gris, une couleur sans nom, une couleur fripée, creusée, grise et asphyxiée. J'ai parfois pensé, de cette couleur que je connais dans ton visage après des heures de travail ici, et même parfois le matin au réveil, que c'était celle des statistiques : les ouvriers ont huit ans de moins d'espérance de vie. »

Extrait de *Croquis-démolition*, Patricia Cottron-Daubigné, La Différence, 2011, p. 60, 10 €.

Cet ouvrage inaugure une nouvelle collection, « Politique », aux Éditions de La Différence, avec *Un terrorisme planétaire, le capitalisme financier* de Claude Mineraud.

SOMMAIRE

page 1

Édito, Allégez-vous,

P. Desalmand.

et

Arrêtez, je veux descendre,

G. Lacroix.

page 2-3

Colette Lambrichs

ou la différence préservée,

Interview de A. Louis.

page 4

La Confrérie des pinailleurs,

A. Louis.

page 5

Poèmes

et

Les soirées de La Lucarne.

page 6

À demeure,

D. Pascaud

et

Aphorismes,

P. Le Divenah.

page 7

Au cas où,

S. Héroul.

page 8

Poèmes.

page 9

Manger de la viande,

B. Testa.

page 10

Le Paradis perdu,

P. Lunven.

et

Haikus,

F. Issac.

page 11

Une tête au carré,

C. Cordani.

page 12

Entre présence et absence,

G. Bogey.

La confrérie des pinailleurs ou faut-il supprimer tous les dictionnaires ?

ARMEL LOUIS

Quelle belle fête !
Voici deux énerguemènes qui s'écharpent verbalement, l'un nouveau quinquagénaire, nouvelle institution cinquantenaire, ou si vous préférez nouveau *vieux* (prononcez le x), l'autre hors d'âge comme pour les alcools, ou plutôt senior version publicité...

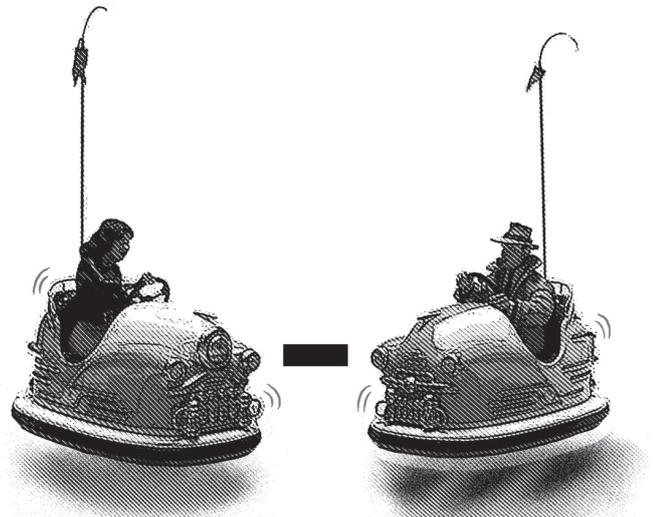
Deux énerguemènes s'écharpant donc, au lieu de profiter du paysage donnant par la baie vitrée sur les eaux du canal de l'Ourcq, de jouir de la présence féminine de leur voisine, jeune quinquagénaire elle aussi, accorte, avenante, attirante, que des adjectifs en a !

Deux passionnés ignorant le décorum façon Titanic de ce restaurant parisien consacré aux victuailles de la mer.

Bref, deux hommes bizarres amusant ou effarant la galerie, parce que l'un, correcteur de métier, découvre dans l'éditorial d'une feuille de chou de l'autre une coquille, une faute, une erreur, une HORREUR orthographique que le second avait laissé imprimer en première page : auto tamponneuse, sans le tiret adéquat entre ces deux mots fatals (ne dites pas fataux !).

Alors, avec ou sans trait d'union, auto(-)tamponneuse ?

Le premier invoque l'autorité du Larousse (qu'il n'a pas encore consulté) face au quinquagénaire-quincaillieriegénaire, oui ! – qui invoque Le Robert (qu'il a ouvert). *Laroussien* contre *robertiste*, ou plutôt *robepierriste*, voici deux camps orthographiques irréductibles, le robertiste se couvrant de ridicule à longueur d'éditions et de rééditions à vouloir forcer la forme des mots – c'est-à-dire l'ordre républicain depuis Jules Ferry –, tandis que le laroussien, ou plutôt larouchien, préfère attendre fidèlement que l'usage décide, écrivant toujours



ÉVÈNEMENT avec deux accents aigus, même si depuis longtemps on le prononce comme avènement, avec un accent grave sur le deuxième « e », même si son Larousse accepte la mort dans l'âme les deux façons d'écrire : évènement, mon cher Watson, non, événement !

L'affriolante voisine, ahurie, accablée, amusée (que des adjectifs en a !), attablée à côté des deux amis acariâtres absolument abrutis d'alcools et de bonne foi, elle s'en tamponne le coquillard de leurs autos(-)tamponneuses, à ces deux sagouins, au lieu de s'occuper de leurs poissonnaillies s'agitant dans leurs assiettes !

Pourquoi alors les deux lascars n'ont-ils pas écouté l'éphèbe qui les servait de bonnes paroles et de verres de petit chablis (avec ou sans majuscule, avec ou sans trait d'union ?), leur donnait enfin une réponse sans départage : autotamponneuse en un seul mot, mon cher Watson, comme automitrailleuse ou automobile ! Un tenant du dictionnaire d'Hachette, de Hachette, heu... un vendu, un *hachettard* certainement qui écrit évènement avec deux accents graves et peut-être quatre !

Une seule bible, le Littré ! Mais qu'en dit le Littré d'auto(-)tamponneuse ! Un *littréen* a toujours raison !

Eh bien, une auto tamponneuse, eh bien il en dit rien le Littré, ça n'existe pas au XIX^e siècle, donc ça ne s'écrit pas au XXI^e siècle !

C'est dit !

P. S. : Imaginez deux pinailleurs refaire ce texte avec les mots « allègement » et « allégement ».

AVARE

Si tu savais
Comme j'ai besoin de ce silence
Avant que l'ultime porte ne se referme
Avant que nulle lumière ne vienne
Reprendre au cœur de l'herbe
La rosée de nos jours

Suspendre le tremblement du bruit
Pour surprendre la vie
Ô ma douce confuse
Dans le seuil de ta voix

Et la course du vent
D'une main de nuages
Entre terre et lumière

SABINE PÉGLION
Paroles comme des ombres, inédit.

M'alléger
me dépouiller

réduire mon bagage à l'essentiel

Abandonnant ma longue traîne de plumes
de plumages
de plumetis et de plumets

devenir oiseau avare
ivre du seul vol de ses ailes

MICHEL LEIRIS
*Autres lancers, supplément au recueil Haut mal
(1943-1969), Gallimard, Poésie, 1969, p. 196.*

Soirées de la Lucarne

Du 29 août au 1^{er} octobre

Exposition « Éros et Thanatos »

des œuvres de Christian Robert Welter.
Double thématique dans cette exposition de peintures,
de facture classique, mais non académique.

Vendredi 16 septembre à 19 h 30

Rencontre littéraire

en présence de Marie Chaix
pour *Juliette, chemin des Cerisiers*. Avec Isabelle Mercat-
Maheu, présidente des Ateliers d'écriture Elisabeth Bing,
auteur de *Histoires d'écritures* et Martine Lévy, éditrice
(La Cause des Livres).

Samedi 17 septembre à 19 h 30

Soirée lecture littéraire

avec les éditions de L'atelier de l'Agneau.
De nouvelles publications de L'atelier de l'Agneau
à découvrir ! En présence des auteurs.

Mercredi 21 septembre à 19 h 30

Soirée Anniversaire

de la librairie *La Lucarne des Écrivains* (5^e année). Lecture
des textes du n° 40 (publiés ou non) sur l'allègement, en pré-
sence des auteurs qui ont envoyé des textes pour les n° 39 et 40.

Mercredi 28 septembre à 19 h 30

Soirée « Violon solo, la musique de Jean Genet »

Un ouvrage de Pierre Constant. Metteur en scène, acrobate,
et acteur, Pierre Constant a créé *Sur le fil d'Arrabal* et
Le Funambule de Jean Genet. Il a également mis en scène
des opéras de Mozart, de Verdi, de Berlioz et de Yanacek.

Jedi 6 octobre à partir de 19 h

Vernissage « Reflets et Matière »

Mosaïques de Béatrice Balivet. Éclats de verre, émaux,
galets, couleurs... imbriqués, assemblés, entremêlés, pour
tenter de saisir un instant de poésie, d'harmonie, de sérénité.

Exposition : du 3 au 15 octobre 2011.

Mercredi 12 octobre à 19 h 30

Soirée Verso

De la poésie en présence de Michel L'Hostis, Chantal
Robillard, Sébastien Cochelin et Julien Derôme,
de jeunes poètes.

À demeure

DOMINIQUE PASCAUD

Il n'était pas facile d'accéder à sa maison malgré les indications postées dans le dernier mail. Un portail en bois clair accueillait le visiteur tandis qu'une cloche d'étain reflétait l'ondulation des feuilles d'un grand châtaigner au-dessus de ma tête. À la première sonnerie, il vint m'ouvrir avec un large sourire et, tout en me serrant la main, confirma son pseudonyme. Dans le vestibule, de larges taches rectangulaires sombres rythmaient les murs de velours rouge. « Comme convenu, vous ne trouverez nulle trace de ma vie passée ici. » Il n'y avait pas d'amertume dans cette remarque et lorsque je fis attention à sa démarche dans la demeure vidée, je remarquai qu'il paraissait glisser sur le parquet. Son corps était là, mais son esprit semblait loin, comme si les souvenirs avaient emporté avec eux les traces de sa présence au monde. Son annonce sur Internet me revint à l'esprit : « À donner. Vie anonyme et sans histoires. Sans enfants ni animaux. Confidentialité garantie. » Durant nos échanges, nous ne nous posâmes aucune question sur nos motivations respectives. Il me remit les clés et me souhaita une bonne fin de journée. Je le vis disparaître à l'angle du chemin. Je songeai alors à cette nouvelle existence qui commençait pour moi, à 15 h 27, très précisément. Je me sentis gagné d'un souffle excitant. Une plume flottant au-dessus d'un océan de promesses. Je me demandai alors si cet homme, lui aussi, allait être plus heureux ainsi.

Aphorismes PATRICK LE DIVENAH



Mon âme est aussi pure qu'une coïncidence.

Le juste ne justifie pas.



Offre-toi le regard soyeux de la tortue.

L'extase achève la Raison.

Qui peut troubler les eaux profondes ?



L'impossible plongée du jardin suspendu.

J'aime le plein du vide.



Je suis venu(e) te dire que tu t'en vas.

Roméo solde Juliette.



Le fou habite la tour qu'il renverse.

Quel strip-tease au-delà de la peau ?





Au cas où

SYLVIE HÉROUT

Cette fois c'est décidé, je vends ; je vends tout. Tout ce qui pèse, tout ce qui meuble, tout ce qui gêne ; tout ce qui encombre, tout ce qui décombe, tout ce qui sombre. Tout ce qui obstrue, tout ce qui plombe, tout ce qui tue...

Voilà ce que j'écrivais il y a deux ans ou trois. Et j'y croyais à tout cet air promis à mon quotidien. J'en frétiliais des ailes. Et puis rien, ou si peu, de ce vide prometteur. Trois ans plus tard, c'est toujours plus d'encombre, de décombe et moi, au milieu, un peu plus plombée de tous les papiers, relevés, factures en tout genre conservés au cas où on me les réclamerait... les photos par pelletées, celles collées dans les albums numérotés, et les autres, en vrac, dans des boîtes à chaussures, les négligées et les mauvaises, au cas où me viendrait le goût de les ressusciter... les vêtements rangés, pliés, serrés dans des tiroirs ou des armoires, dans la cave comme au grenier, au cas où l'inspiration m'en reviendrait. Tous ceux conservés au cas où... l'envie, la mode ou la saison en renaîtrait ; au cas où... au détour d'un régime, je pourrais, à nouveau, les enfiler ; au cas où... ils pren-

draient statut de déguisements pour les petits-enfants ; au cas où... viendrait un jour où filles ou petites-filles, les découvrant, croiraient dénicher un trésor.

Et puis tous les livres, partout. Ceux que j'ai lus, ceux que je n'ai pas lus dont je ne désespère pas qu'un jour..., ceux que je devrais avoir lus, ceux que je ne lirai jamais.

Il y a ceux qui, il y a ceux que... Mais bon, ce sont des livres et les livres c'est sacré.

Pour eux, donc, je m'absous. Seulement il y a aussi les piles de magazines, lus un peu, beaucoup ou pas du tout, et les articles arrachés à d'autres magazines, que je classe ou « vraque », au cas où...

Et les lettres. Ah les lettres ! Cartes postales porteuses de bons baisers de n'importe où, lettres précieuses, intimes ou sans intérêt. Plus toutes celles recueillies, de parents ou d'ancêtres, où j'aime parfois m'égarer. Lettres ornementées de majuscules contournées, à l'écriture inclinée sur des feuilles de papier jauni, ligné, témoins d'un passé qui, sans être le mien, est celui des miens.

Pareil pour mes cahiers. Des myriades de cahiers. Cahiers

et carnets fossiles, de chant, de poésie, de classe, de pensées... que je garde au cas où le besoin d'y renifler les relents d'un passé à demi oublié se ferait insistant. Sans compter les autres, les cahiers d'écriture : cahiers du matin qui s'écrivent au réveil depuis plus de dix ans et se serrent à la queue leu leu sur les étagères ; et tous les premiers jets et autres brouillons. Sans parler des inclassables, notes et post-it, papiers épars... tout ce que je garde, sans besoin de cas où, dans l'évidence de leur nécessité. Ma mémoire vive.

Je passe sur les bijoux de pacotille, les objets de toute sorte qui s'entassent, eux aussi, en mémoire du temps où je les ai aimés, en cas du jour où j'en aurai l'usage.

Quant aux bouts de ficelle et autres selles de cheval...

Et bien sûr il y a la kyrielle de tous les contenants – sacs et boîtes, flacons et caisses – que je garde au cas où – forcément – il faudra accueillir d'autres *impedimenta*. Alors j'encastre, je coince, j'emboîte...

Probable que mon accumulomanie, niveau 8 sur l'échelle de l'overdose, explique les tonnes que je traîne quand je pars en voyage. Trois fois trop de tout, je sais, mais je le fais tout de même, au cas où...

Seulement, le jour est venu.

Me voilà rendue au cas où je dois faire des coupes claires.

La maison n'en peut plus. Gorgée de trop, à bout de patience, elle réclame des soins. Santé et beauté, aussi bien. Il va falloir la réparer, l'isoler, la rénover, bref la dorloter et, avant cela, l'alléger, la libérer.

Malgré moi, enfin, me libérer ?



Orphelin des sphères

On a détruit tes ruches
le miel s'est renversé
et les abeilles se sont envolées
des campagnes

Orphelin des sphères inhabitées

il vaut mieux quitter le vieux pays

Il vaut mieux partir dans un chemin creux
sous un ciel parallèle aux routes, vers une plage
qui s'émerveille de tout
ce qu'elle reflète

Au-delà de ce que pouvait imaginer
l'autre rive
du fleuve blanc
tu reviendras plus aimé
les vagues auront pitié de ton destin
les fleurs seront de plus en plus hautes

Peu à peu, nous sortirons de ton sommeil...
la pluie gratte au seuil, le vin est dans la coupe,
tout s'apaise

- toi qui as mis une famille en terre
orphelin des sphères inhabitées -

tu reviens plus léger

EMMANUEL BERLAND

Détaché ?

À mon âge parvenu, lequel est canonique,
On dit que de la mort on entend la musique.
Il faudrait au grand saut très tôt se préparer,
Afin qu'avec aisance on sache désertier.

Préparation n'est pas ce à quoi je m'applique
Détachement de vie, paraît meilleure éthique.
Plus de courage il faut pour cette solution,
Que pour échafauder de grandes positions.

Moins de lucidité pour emboîter le pas
Que pour un recul vrai sur les faits d'ici-bas.
La simplicité juste est un détachement ;

Et l'humour est son frère à chaque grand tourment.
Comment le définir cet ennui que je choie ?
Et si c'est : art de vivre. Art de vivre avec soi ?

JACQUES GRIEU

Plumes

Mon cœur est léger, léger comme une
plume, j'ai oublié les coqs, j'ai oublié,
oublié les gros coqs, j'ai tout oublié, j'ai
oublié tout court, j'ai préféré rire et
rire et boire et boire et reboire et boire
encore, inonder cette pierre, dure, polie,
dissoudre ce caillou timide comme une
pierre, roche en fusion muette, et l'usure
l'a eu à la longue le bougre de cœur, ce
cœur sable, l'oubli l'a eu, il lui a laissé ces
légers grains de cœur, et j'ai oublié les
coqs, les coqs oubliés m'ont laissé des
plumes, des plumes de coq à la place du
cœur, léger, léger, mon cœur est léger
comme une plume de coq.

FRANÇOISE PONS

« Petit texte », inédit.

Manger de la viande

BRUNO TESTA

Je ne sais pas si c'est l'âge, mais le métier de boucher me paraît de plus en plus étrange. Tenez, avant il m'arrivait de m'arrêter devant une vitrine, d'admirer la présentation de la viande, la découpe, de reconnaître le talent de l'artisan qui avait su mettre en valeur les cailles, les poulets de Bresse, la tête de veau avec son persil. Quand j'entrais, je quémандаis des avis sur les morceaux de porc, de bœuf, de veau, sagement en attente dans la banque réfrigérée. Je m'interrogeais : plutôt une tranche de faux-filet ou une entrecôte ? Une bavette ou une araignée ? J'hésitais avec le foie de veau si lisse, presque blanc, symbole de la jeunesse et de la tendreté. Ou alors les rognons ! Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, il m'arrive de ressentir ce qu'ont éprouvé les ethnologues quand ils ont découvert pour la première fois des peuples cannibales. Comment peut-on bâtir sa vie sur des cadavres que l'on découpe ? Je me demande. Pire. Quand je mâche une viande bien saisie, toute à ma dégustation, il m'arrive parfois de penser que je suis en train de manger un animal qui a été vivant. Je l'imagine gambader dans le pré,



EDUARDO FILIPE A.K.A. SAMA

apprécier le soleil, le fourrage, l'ombre d'un arbre. Spectacle champêtre. Et tout à coup, ce n'est plus le steak, mais l'animal tout entier que je vois dans mon assiette. Si seulement tout cela me rendait végétarien. Même pas. Simplement, je redécouvre que je suis un animal, appartenant au cycle naturel. D'ailleurs moi aussi je serai un jour mangé sans autre forme de procès par les vers qui n'en feront pas tout un plat. Argument salubre qui me permet de finir mon steak.

Écrivillons

Mais il faudrait avoir quelque coercition des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéants. On bannirait des mains de notre peuple et moi et cent autres. Ce n'est pas moquerie. L'écrivainerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé.

Montaigne, *Essais*, III, 9, Gallimard, Pléiade, 1962, p. 923.

INFOS PRATIQUES

FORMATION AUTEURS

Des formations gratuites pour les auteurs. Se reporter au numéro de juin 2011.

MUSIQUE CLASSIQUE

Une bonne adresse, communiquée par Catherine Neykov, pour ceux qui aiment à la musique classique sans verbiage : Radio Suisse Classique. Pas de pub, pas d'actualités, pas d'interviews comme chez qui vous savez. La possibilité d'identifier ce qu'on écoute à chaque instant en consultant l'écran. Des compositeurs parmi

les très grands et d'autres moins connus.

<http://www.radiosuisseclassique.ch/fr>

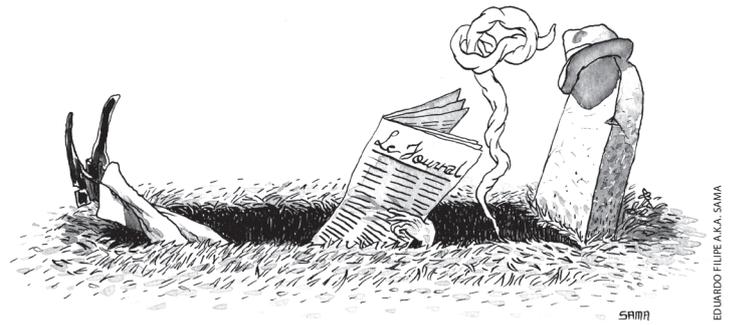
Nous en avons rêvé. Les Suisses l'ont fait.

INFOS SUR L'ÉDITION ET L'ÉCRITURE

Le *Guide pratique de l'écrivain* (éd. Leduc.s) de Paul Desalmand ainsi que le *Guide pratique de l'éditeur pour mieux pressurer les auteurs* (éd. Bérénice) sont disponibles à titre gratuit sur le site <sas7374.org> (cliquer sur « Formation »). Ils peuvent y être téléchargés.

Le paradis perdu

PAULE LUNVEN



C'est étrange, depuis que je ne travaille plus, je me sens de plus en plus fatigué.

Avant, je sortais d'un lit douillet pour siroter mon café au lait où je trempais les tartines grillées et beurrées par ma douce. Je descendais dans le métro – une chance, au pied de l'immeuble – et je pouvais m'asseoir – autre chance, j'étais en début de ligne – et lire mon journal tranquillement. J'arrivais au boulot, peinard, je m'installais à l'accueil, j'attendais le client et son bouquet : « Je cherche le caveau

d'Ursule Leblanc. » J'ouvrais le registre : allée D, 3^e section. Je reprenais mon jeu sur mon portable. Un petit tour pour digérer mon frichti, pour vérifier que le jardinier avait ratissé et ramassé les fleurs fanées... le temps passe vite quand on travaille. Le soir, retour au foyer, pieds sous la table, bon petit repas mijoté par ma douce, télé, galipettes le mardi et le samedi. La belle vie, quoi.

Et puis la catastrophe, le jardinier promu gardien, moi viré, la descente aux enfers, les dettes,

l'huissier, la douce envolée, l'expulsion, la descente dans le métro. Faire la manche de wagon en wagon, dormir recroquevillé sur les sièges moulés en plastique, bouffer les restes de sandwiches récupérés dans les poubelles, refaire la manche, répéter trois cents fois la même litanie, je suis sans domicile, bla bla bla, un ticket-restaurant ou une petite pièce, à votre bon cœur, merci, bon voyage. Épuisé je suis. À ce rythme, je vais me retrouver au cimetière. Pas à l'accueil. Sous terre.

HAIKUS

FLORENCE ISSAC

Dans le nid douillet
L'ombre de la promesse
Aux reflets violets



Flot d'images
Flux et reflux de ton sang
Qui s'embrasent

Toutes ces boîtes !
Et pour quel univers ?
Dis à quoi tu sers ?

Et vienne le jour
Et que suive le cortège
de mes dieux



Mes mains ouvertes
Accueillent le fluide céleste
Au bord de l'eau

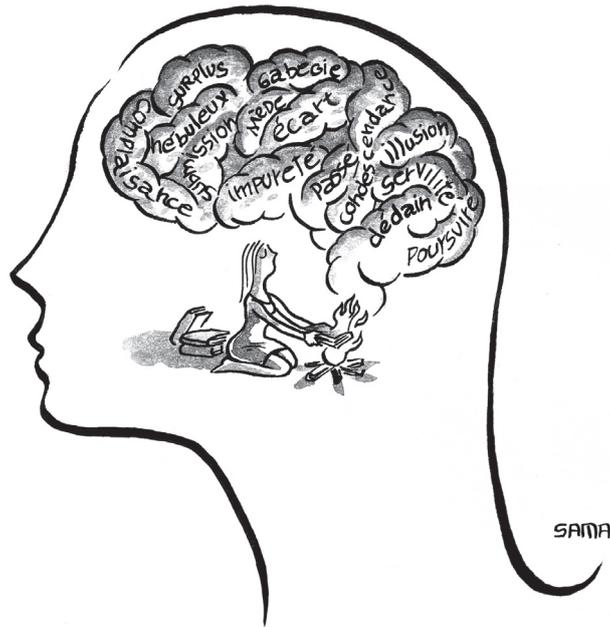


Qu'est-ce que l'art ?
Tourne la roue de l'eau d'Olle
Une clé vers le mystère

En zig zag
Sur les traces de Chaissac
Le monde en moi



Une tête CLAUDINE CORDANI au carré



Le poumon cérébral, l'organe le plus vital ? Après vingt ans de vie commune avec une maison trop grande pour moi, nous devons nous séparer. Ma décision prise, il restait un mois avant de rendre les clés. Il fallait faire place nette et ranger, trier, vendre, donner, jeter... Bref, gérer deux décennies de vie entassée. Des couches et des couches qui finissaient par peser lourd dans mon esprit. Sensation d'avoir noué des chaussures plombées, impossibles à délayer. Une sensation d'étouffement qui bouchait tout horizon. Pour que la vie bouge, il faut changer de point de vue. Et de vie. Comme dans toute situation, après un temps, vient toujours le moment d'une fin, d'une fracture dans le rythme quotidien, d'une séparation. Là, je devais me défaire d'un présumé confort superficiel : je quittais un logement de 100 m² pour un autre de 28 m². Une démarche qui ne peut se réaliser pleinement qu'en faisant le vide autour de soi. Histoire de respirer de nouveau à pleins poumons.

L'excitation résultant de cette aventure me semblait naturelle, comme le présage d'une vie nouvelle. Pendant un mois, j'ai donc rangé, trié, vendu, donné, jeté... Et dépoussiéré deux décennies de vie. Le seul moyen – libérateur – d'en recommencer une autre, ailleurs. Et l'occasion de réaliser que les mètres carrés n'existent que dans la tête. Que la respiration est surtout une vision de l'esprit. Bien réelle. Ce qu'esprit entrevoit, maintenant je le crois. La preuve, j'ai poussé la porte. Pour moi, la vie a recommencé.

APPEL À TEXTES

Je coordonnerai les textes du prochain numéro (parution le 15 octobre). Vous pouvez m'envoyer vos textes à <jbfeline2000@yahoo.fr>. Il n'y a pas de thème. Néanmoins, je sélectionnerai les textes afin d'assurer un certain équilibre au sein du numéro. Si votre texte convient à *La Gazette* mais n'est pas publié en octobre, il sera conservé pour publication ultérieure. Merci.



Jean-Baptiste Féline

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + cotisation, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

Abonnement papier Abonnement Internet Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne
mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris
lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directeur de la publication : Armel Louis.
Coordination du numéro : Paul Desalmand.

Maquettiste : Emmanuelle Sella.

Illustrations : p. 9-11 : Eduardo Filipe.

GEORGES BOGEY

Entre présence et absence

Paul me demande si j'ai dans ma production ou dans ma mémoire des textes centrés sur l'idée de détachement, d'allègement. Il m'envoie deux très beaux exemples, l'un de Chaty, l'autre de Leiris. La barre est haute. Je réponds, je cherche... Je pense à François Cheng, à Saigyô, à maître Dôgen, aux Chinois de la voie excentrique...

Il pleut. Je sors. Marcher sous la pluie n'est pas désagréable et souvent la grisaille éclaire. J'ai marché pendant une heure et pendant une heure, j'ai cherché... sans savoir que je cherchais ! Au bout du compte, il me semble avoir trouvé non une réponse, mais quelques indices propres à circonscrire la question.

Le cri aigre d'une pie me fait sursauter. L'oiseau protège son nid. Quand je m'éloigne, son vol se fait plus léger. Des insectes invisibles, je ne les vois pas, mais je les sais présents, perçoivent la menace de mes pas sur le chemin ; mon ombre est pour eux l'ombre de la mort. Je me dis que, du plus grand au plus petit, tout ce qui vit se consacre entièrement à la vie et que cette énergie farouche témoigne d'un attachement irraisonné à la vie. La Nature ne me connaît pas en tant qu'être individué, mais n'oublie jamais le danger que je représente.

Dans les haies broussailleuses qui bordent le chemin, les gouttes se détachent des feuilles vertes et tombent en grésillant sur un lit de feuilles orangées. Ces feuilles, on les dit mortes, mais en réalité elles composent avec la terre brune, le vert de l'été et l'eau qui bruit, un tableau éphémère et pérenne ; éphémère parce que chaque goutte qui

tombe le change et pérenne parce que notre mémoire l'enregistre dans une sorte de présent définitif.

Même en frottant mes semelles dans les hautes herbes trempées qui bordent le sentier raviné par les pluies de ces derniers jours, je n'arrive pas à détacher de mes chaussures la glaise beige et grasse qui les empoisse un peu plus à chaque pas. C'est dans un ruisseau qui barre le chemin que je parviens, assez difficilement, à me défaire de cet engluement. Un nuage boueux se forme pour se métamorphoser presque aussitôt en un monstrueux dragon qui sinue dans l'eau en lançant des fumerolles menaçantes ; un peu plus loin, dragon et fumeroles disparaissent... Après les avoir absorbés, l'eau retrouve peu à peu sa limpidité, sa légèreté, sa transparence, sa sérénité. Le nuage se détache de l'eau, et pourtant, invisible et sans poids il demeure attaché à elle.

Aimer la Nature et la Vie qui ne nous aiment pas et qui passent indifférentes, c'est alléger notre poids dans la Nature et la Vie ; cet allègement, entre absence et présence, n'est pas indifférence qui éloigne, mais détachement qui rapproche. Si nous les aimons sans chercher à les retenir, les choses et les êtres nous quittent sans nous quitter et la vie s'attache à nous et se détache de nous sans que rien ne meure. Le plus haut degré de l'amour, c'est l'amour détaché.

Liée à la terre
mais détachée de ses rives
la rivière coule.



MATHIEU CARBON DE LA CARRIÈRE

Prévenir un mal incurable

« Aussitôt l'enfant né, on le lavera avec soin, puis, après lui avoir donné le temps de se remettre de ses premières impressions, on le fustigera vigoureusement en répétant : "N'écris pas ! N'écris pas ! Ne sois pas écrivain !" »

Si, en dépit d'une pareille correction, ledit enfant manifeste une quelconque inclination pour la littérature, on essaiera la douceur. Et si la douceur ne donne pas non plus de résultat, abandonnez donc l'enfant à sa destinée et inscrivez "fichu". Le prurit littéraire est incurable. » Anton Tchekhov, début de « Règles à l'usage des jeunes auteurs. Cadeau d'anniversaire en guise de boîte aux lettres », *Contes humoristiques, Le Temps des cerises*, 2010, p. 63.